

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

No 48

L'ÉTUDIANT

Avril 1889

SOMMAIRE

Première leçon de musique; Un premier deuil, *E. Piché*. — Dimension et masse du soleil, *S. T. B.* — A une jeune fille qui entre dans le monde, *A. Gaudesfroy*. — On ne fait pas des vers seulement pour faire des vers, *M. H. B.* — Hommage à ma bien chère grand'maman, *Fridolin*. — L'idée et la perception, *F. A. B.* — Publications reçues, *F. A. B.* — Le mouvement philosophique, *Elie Blanc*. — Jours-époques: prenes tirées de l'ordre biblique, *O. M. I.* — La musique et la poésie, avant l'ère chrétienne, *Paul Durand*. — Mouvement intellectuel, nos revues, *F. A. B.* — Nos informations. — Toujours le même fléau. — Feuilleton: Jean qui grogne et Jean qui rit. — *Joliettensia* et *Collegiana nova*, *F. A. B.*

Le degré de bachelier es Arts de Laval vient d'être reconnu par la faculté de France, particulièrement pour la licence es Lettres, grâce aux efforts de M. de Foville, doyen de l'Université Laval à Montréal, et d'un de ses confrères, P. S. S.

En vente au bureau de l'*Étudiant*.
Traité élémentaire d'Hygiène du Dr Desroches. 50 centins l'exemplaire.
Dictionnaire des Homonymes de Chs Bailairgé. \$1.00.

Publication nouvelle: "Le Recueil Littéraire", publication mensuelle. Victor Grenier, éditeur; E. Z. Massicotte, secrétaire de la rédaction, Ste-Cunégonde. — 25 centins par année. — Cette publication si nous la jugeons d'après le No d'avril, est faite dans un excellent esprit.

L'hon. juge Baby, ainsi que l'hon. juge Routhier ont été faits, par Léon XIII, Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand. Nos félicitations.

Collegiana nova

Ordination au Collège de l'Assomption le 17, Révd H. Marsolais (prêtre), Forest (diacre), Chs D. Guilbeault, H. Collin et J.-B. Jobin (sous-diacres), Lamarche (minoré). — Le 21 mars, séance à l'occasion de la fête de M. le directeur: *Les Fourberies de Scapin* (comédie de Molière en trois actes); *Les deux aveugles* (opérette d'Ossenbach).

Grande séance au collège commercial de Berthierville à l'occasion du 40ème anniversaire de la fondation de cette maison. On joue THOMAS MORUS, drame en 5 actes et QUI CASSE LES VERRES LES PAYE, comédie.

Cours donnés à l'Université Laval, Montréal. — Le pouvoir temporel: Pepin-le-Bref, Charlemagne (M. l'abbé Emard); L'art grec (M. l'abbé Desmazures, S. S.); Laplace et sa théorie cosmogonique (M. l'abbé de Foville, S. S.); Nature, nombre et beauté

des Évangiles, (M. l'abbé Bruchési); Les conséquences morales du libre arbitre, (M. l'abbé Archambeault).

Archville—Ottawa. Ordination. Diacres: Aldéric Desilets et Camille Lefebvre. Sous-diacres: P. Gagnon, Joseph Allaire, J. Dorais, Arthur Coullée. Tonsuré: F. Bugnard.

JOLIETTENSIA

Le 17 mars 1889 restera comme l'un des jours les plus glorieux dans les annales du Collège Joliette.

Neuf confrères de la même classe recevaient en ce jour en la chapelle du Collège, des mains de Sa Grandeur Mgr Fabre, l'ordination sacerdotale:

MM. A. Bertrand de Ste-Julienne;
J. Cabana de St-Cuthbert;
I. Clairoux de St-Louis de Gonzague;
J. Duchesneau de Montréal;
C. D. Guilbeault de Montréal;
A. Lippé de Lanoraie;
F.-X. Pelland de Ste-Elisabeth;
A. Perreault de Ste-Mélanie;
J. Richard de St-Liguori.

Les confrères laïques assistaient à la cérémonie, MM.:

Chrysologue Lacasse, étudiant en loi;
J. R. A. Cardin, " " "
David Rochette, étudiant en médecine,
Gustave Désy, " " "
Elie Breault, " " "
Ch. Charest, " " "
R. Boulet, " " "

Après le dîner, ils annoncèrent qu'en union avec les nouveaux prêtres, ils fondaient un prix annuel de \$25.00 qui serait adjugé à l'élève de rhétorique qui réussira le mieux dans les discours français, et que le prix portera le nom de prix *Peemans*, leur ancien et bien-aimé professeur de rhétorique.

M. Cécyre, de cette même classe n'a pu suivre ses confrères, n'ayant point l'âge canonic.

Furent ordonnés diacres, en même temps:
MM. A. Chaussé de Lanoraie;
H. Collin du St-Esprit;
J.-B. Jobin de l'Assomption;
A. Laporte de St-Ambroise;
A. Primeau S. J. de Boucherville.

Mgr visite dans l'après-midi toutes les maisons religieuses de la ville, donnant partout des détails nombreux et intéressants, pris de son récent voyage.

A Joliette le jour de l'ordination: RR. Primeau, curé de Boucherville; Dupuis, curé de Ste-Elisabeth; Pausé, du Collège de l'Assomption; Jeannotte, J.-B. Morin, A. Brien A. Dequoy, C. Dugas.

Le 19 mars, séance intime à l'occasion de la fête patronale du R. P. Supérieur.

Le R. P. Beaudoin, C. S. V., curé de Bourbonnais, passe quelques jours à Joliette.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ÉTUDIANT

REVUE MENSUELLE

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TR}E

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT - \$1.00 par année. (Pour la jeunesse, les instituteurs et les institutrices, \$0.50). les abonnements datent du 1er janvier. On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de *L'Étudiant* à F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TR}E, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada. 4 centins le numéro.

Plusieurs correspondances remises, faute d'es-
pèce.

IMPRESSIONS et SOUVENIRS en EXIL

(Pour l'Étudiant.)

VI

PREMIÈRE LEÇON DE MUSIQUE

La maison étant finie, il fallait déménager. Déménager, quel bonheur pour un diabolin !! Car déménagement est synonyme de désordre, de bruit, de pêle-mêle, de vaisselle cassée, de friandises oubliées, tout un programme enfin à rendre heureux le plus difficile tapageur.

Tout à coup je fis mon apparition au milieu des travailleurs et je priai mon père de me faire goûter au bagage. La permission accordée, un domestique me hissa d'un tour de mains au sommet de l'emballage. Je précludais ainsi au *quinze déménagements* (1) de ma vie de religieux.

En grim pant je heurtai une des pièces démontées de notre horloge qui rendit un son mélancolique.

Près d'elle gisait aussi la carcasse de

(1) Ajoutons 22 depuis que ceci est écrit.

notre piano, ce fut près de ce dernier instrument que je choisis mon trône.

Tout le long du voyage, au grand plaisir du *charretier* qui encourageait mes débuts d'artiste, je m'amusai à tirer des sons de cet infortuné piano.

Depuis ce jour, ce fameux «Erratd ? » réparé par tous les accordeurs de la ville, n'a jamais pu se remettre de ma petite conversation musicale. Heureusement mon crime ne transpira pas, mais Dieu m'en punit sur l'heure, car depuis ce jour, ma voix est l'écho fidèle des notes agonisantes de ma victime.

MORALE : Parents, si vous avez un vicieux piano, achetez-en un neuf.

VII

UN PREMIER DEUIL

Il y a vingt-sept ans de cela. — J'ai son portrait sous les yeux, je tâche de me rappeler cette figure que mon cœur connaît, mais dont ma vue n'a retenu aucune image. Aussi lorsque je contemple cette photographie, je répète volontiers cette phrase d'une romance connue : «et pour elle, ô mon Dieu ! que j'aurais eu d'amour ! — Si ma mère eut vécu, je ne sais pas quelle direction ma vie aurait prise. Qui sait ? Peut-être m'aurait-elle trop aimé, et l'aurai-je ai

mée plus que la volonté du bon Dieu. Rien de ce qui retourne à Dieu n'est perdu. — Je cite ici un fragment écrit à 14 ans, dans un de ces accès de mélancolie que bien des orphelins connaissent.

« Nom béni d'une mère, faut-il que je sois condamné à ne plus te savourer ? Faut-il qu'arraché de ma bouche par la mort, tu ne viennes plus épanouir mes lèvres. O mère chérie ! Ce nom que je bégayai sur ton sein, que j'implorai dans mon enfance montera toujours vers toi. Maintenant plus rapide que la flèche, il percera cette voûte étoilée au-delà de laquelle tu résides toute rayonnante de gloire ; il viendra dire à ton cœur que ton fils soupire à te rejoindre et qu'il manque toujours quelque chose à l'enfant qui n'eut pas de mère à son berceau. »

Chose curieuse, sans me souvenir des circonstances de cette mort, la scène des funérailles est encore toute fraîche à ma mémoire. On m'avait retiré de la foule en deuil, qui remplissait la maison, j'étais assis au bas de l'escalier près d'un vieux domestique et je suivais de l'œil le convoi funèbre qui se déroulait tout le long du jardin.

« Où la mène-t-on ? » m'écriai-je en voyant le corbillard prendre la route de l'église. Le vieil Isaïe ne me répondit que par un sanglot. Les chantres ayant entonné leurs psaumes de douleur... *ils auraient bien dû chanter avant partir*, répondis-je tout surpris. A ces mots le bon serviteur se fendit et je fus traîné dans la chambre de Mémère. Voyant tout le monde pleurer, j'en fis autant par surexcitation nerveuse, mais sans pouvoir encore apprécier mon malheur.

E. PICHÉ.

LE SOLEIL

(Pour l'Étudiant.)

(SUITE)

II

DIMENSIONS ET MASSE DU SOLEIL.

Nous voulons aujourd'hui calculer : § I. la surface du soleil ; § II. son volume ; § III. son poids.

§ I. SURFACE DU SOLEIL

Dans le "Paradis perdu", Milton fait passer Uriel, ange fidèle, du soleil à la terre sur un rayon de lumière. Franchement, après ce que nous connaissons de sa distance à notre petite terre, ce serait le moyen le plus expéditif, la lumière faisant environ 75000 lieues à la seconde. Encore prendrait-on plus de huit minutes pour en venir par ce gracieux courrier. Nous voulons cependant mesurer sa surface, comment ferons-nous donc ?

Nous calculerons d'abord son diamètre sans faire le trajet. Et rien de plus facile. Pour cela, il suffit de comparer le diamètre apparent du soleil vu de la terre, au diamètre apparent de la terre vu du soleil ; car, si le diamètre apparent du soleil vu de la terre est 100 fois ou 200 fois plus grand que celui de la terre vu du soleil, il est évident que le diamètre de celui-ci est, en réalité, 100 ou 200 fois plus grand.

On sait que le rayon de la terre vu en face du soleil donne la parallaxe de $8''36$, et que par conséquent, son diamètre vu du même endroit donnerait un angle $17''7$. D'un autre côté, l'expérience démontre que le diamètre du soleil vu de la terre donne ici un angle de $32'3''$. Et ces deux angles comparés donnent un rapport de 108. Ce qui indique que le diamètre du soleil est 108 fois plus grand que la terre, ou, en d'autres termes, que le disque du soleil est 108 fois plus large que celui de la terre.

La formule géométrique pour trouver l'aire d'une sphère, dont on connaît le rayon étant : $3,1416 \times DD$, on trouvera bien aisément que l'aire ou la surface du soleil est 120000 fois plus grande que celle de la terre.

§ II. VOLUME DU SOLEIL

De même trouvera-t-on facilement le volume du soleil, par la connaissance de son diamètre. La formule géométrique pour trouver le volume d'une sphère étant $\frac{4}{3} \pi R^3$, on voit aussitôt que le volume du soleil est 1300000 fois plus considérable que celui de la terre.

§ III. MASSE DU SOLEIL

Eut-on jamais cru que l'on pourrait, même de la terre, peser le soleil ? Et cependant le problème en est bien et dûment résolu. Képler avait mis l'astronomie sur la voie de ce progrès : Newton l'y fit arriver. On pèse le soleil par la loi de l'attraction universelle, qui se formule ainsi : " Les corps s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse des carrés des distances qui les séparent. "

Et l'on mesure la masse du soleil en comparant sa puissance d'attraction à celle de la terre.

Inutile d'entrer dans les longs calculs de l'astronomie sur ce sujet. Disons seulement que, en vertu de cette loi, on a trouvé que la densité du soleil est à peu près le quart de la densité de la terre, laissant à l'arithmétique le soin de trouver le nombre de livres, qu'il pèse, maintenant que nous en connaissons le volume. Comme la densité de la terre elle-même est environ 5 $\frac{1}{2}$ fois plus grande que celle de l'eau, il s'ensuit que la densité du soleil est un peu plus considérable que celle de l'eau.

Je m'arrête ici. Bientôt nous parlerons des matières, qui composent le soleil, et nous terminerons là notre dissertation.

S. T. B.

A UNE JEUNE FILLE QUI ENTRE DANS LE MONDE

(Pour "L'Éclairant.")

Enfant, tout vous sourit, comme à la fleur nouvelle,
 A l'oiseau qui, timide encore, ouvre son aile
 Aux souffles inconstants, comme au pampre vermeil
 La brise parfumée et le fécond soleil.
 Mais jeunesse, beauté, qu'est-ce ici-bas ? Un songe,
 Des roses qu'à leur pied un ver sans cesse ronge.
 Tendrez-vous, puissiez-vous triompher des autans,
 Jeune oiseau, sillonner des cieux toujours cléments.
 Et si le lis s'arrache à sa tige éphémère,
 Si la colombe fuit loin du nid de sa mère,
 A la vôtre toujours tenez-vous par le cœur
 Comme le cep s'enlace à l'ormeau protecteur.

A. GAUDEFROY.

NOTE. Ces vers m'avaient été demandés pour aider à réprimer les velléités un peu trop précoces d'indépendance que manifestait une jeune personne.

A. G.

L'UTILITÉ DES VERS LATINS

(Pour l'Étudiant.)

Que l'étude des vers latins n'a pas seulement pour but de faire faire des vers latins.

ARTHUR. (1)—N'est-ce pas, Emile, que tu regrettes de n'avoir pas suivi mon conseil ?

EMILE. — A dire vrai, la dernière considération d'Albert a ouvert à mon esprit, des horizons nouveaux sur le point en question. Mais..., que veux-tu, *humanum est errare*.

ERNEST. — Bats en retraite, si tu veux, Emile ; quant à Ernest, sache qu'il s'y refuse.

EMILE. — Et qui donc te parle de battre en retraite ?

ERNEST. — Toi-même, du moins, en termes équivalents.

ALBERT. — Après tout, mon cher Emile, il faut bien admettre qu'Ernest ne tombe pas trop à faux.

EMILE. — Je ne puis le nier, l'exercice des vers latins auxquels on nous applique au collège, dans les classes plus élevées, est plus utile que je me l'étais figuré d'abord. C'est, en effet, une gymnastique vigoureuse pour l'intelligence et la volonté, qui, par suite, concourt efficacement à leur formation. Cependant, remarque bien, Albert, je ne me tiens pas encore pour battu. Il me semble, qu'on pourrait aussi bien arguer au même résultat, au moyen d'études plus pratiques, d'un usage plus fréquent et plus direct pour l'élève, une fois qu'il aura dit adieu à son *Alma Mater*.

Tu le sais comme moi, à quoi bon les vers latins, lorsque nous aurons pris congé d'Ovide, de Virgile et d'Horace ?

ALBERT. — Ton allusion aux études pratiques et utilitaires, ne m'étonne nullement, mon cher Emile ; je m'y attendais même. C'est une question à l'ordre du jour. Cependant, avant d'en causer ensemble, je te signalerai un préjugé très répandu contre les vers latins, et qui existe aussi chez toi, si j'en juge par tes dernières paroles.

EMILE. — Oui-da ! et lequel donc ?...

ALBERT. — Le même que celui qui existe contre l'étude des langues classiques.

EMILE. — Et encore ?...

ALBERT. — C'est de croire qu'on ne s'exerce dans la poésie latine au collège qu'afin de pouvoir faire plus tard de beaux et harmonieux vers latins.

ERNEST. — Mais si ce n'est pas dans ce but-là, pourquoi serait-ce donc ?

(1) Ernest et Emile, adversaires des vers latins ; Albert et Arthur, défenseurs des vers latins.

ALBERT. — C'est que, indépendamment des immenses services qu'elle rend, au point de vue du développement intellectuel, comme nous venons de le voir, la culture des vers latins est, de plus, indispensable aux fortes humanités. Sans cette culture en effet, impossible d'apprécier toute la perfection des poètes latins. Nul ne sentira, dans toute sa vivacité, le charme des beaux vers de Tibulle ou des six premières pièces du troisième livre des Odes d'Horace, s'il ne s'est exercé à versifier en distiques ou en alexandrins. Et, mon cher, si mes paroles te sont suspectes, veuille écouter le témoignage d'une autorité autrement compétente que la mienne : " Il ne s'agit pas, dit Laharpe, de savoir ce que Virgile et Horace penseraient de notre poésie latine : ce qui est sûr, c'est qu'il faut avoir fait des vers latins pour sentir tout le charme, toute l'harmonie, et toutes les beautés de Virgile et d'Horace. "

EMILE. — Toujours est-il, mon cher, tu ne peux nier que les vers latins n'absorbent un temps énorme, et qu'un trop grand nombre d'élèves ne peuvent parvenir après dix mois d'exercices à en composer en quatre heures une douzaine d'assez présentables.....

ERNEST. — En effet, mon cher Albert, rien de plus vrai que ce que j'ai lu quelque part, ces jours derniers : " nascuntur poetas, " on est poète de naissance. Celui qui n'a point reçu, dès le premier jour, un cœur sensible, un esprit délié et pénétrant, une âme ouverte aux grandes pensées, celui-là chercherait en vain à devenir poète. Il pourra, par l'étude, acquérir dans la perfection les règles des vers, se meubler la mémoire des plus beaux morceaux de poésie, aller même jusqu'à imiter, en pastiches heureux, les modèles qu'il aura davantage étudiés ; il lui manquera toujours ce qui fait le poète : l'inspiration, l'idée neuve, la vie.

ARTHUR. — Ce que tu viens de dire, mon cher Ernest, me rappelle que la source où tu as puisé, ne m'est pas inconnue. Aussi, afin de compléter la citation que tu as tronquée à dessein et pour cause, j'ajouterai à mon tour : fût-on né poète, on ne saurait

..... de l'art des vers, atteindre la hauteur,

si l'on ne se forme par la lecture habituelle des poètes les plus recommandables. Au talent naturel, au génie même, il faut la formation. La plus riche nature, si elle ne reçoit une culture intelligente, demeure sauvage : les plus beaux jets se perdent au milieu des broussailles qui les enveloppent et les étouffent.

ALBERT. — Tout ce que je viens d'entendre, mes bons amis, me paraît assurément fondé en raison. Cependant, une observation ne sera pas, ici, hors de propos. Chaque classe, il est vrai, renferme un ou deux poètes à peu près dignes de ce nom ; le quart ou au plus le tiers

de ses élèves deviennent de bons versificateurs ; le reste mérite à peine une mention. Est-ce donc à dire que les deux tiers ou les trois quarts des élèves ont sué sang et eau en pure perte ? Nullement ; et les plus malhabiles, s'ils ont travaillé consciencieusement, auront le mieux profité. Un brillant humaniste écrivait un jour à l'un de ses condisciples que la versification latine lui révélait une foule de mots et de tours qui lui étaient auparavant inconnus. Il en est de même, et à plus forte raison, des intelligences moins heureusement dotées. De cette lutte corps à corps et de tous les instants avec les synonymes, les équivalents, les épithètes, les périphrases, etc., ressort sur les mystères de la langue une foule de renseignements que le thème n'eût jamais fait rencontrer. Ainsi, mes bons amis, vous devez sentir maintenant tout l'inconvénient qu'il y a de confondre les choses, en particulier le moyen avec la fin : on arrive infailliblement à des conclusions erronées et absurdes.....

ARTHUR. — Par exemple, à celle-ci : qu'on fait combiner l'hydrogène avec l'oxygène dans les classes de sciences naturelles, non pour apprendre la chimie aux élèves, mais pour leur procurer de l'eau ; ce qui est évidemment une sottise pommée.

M. H. B.

DIX-SEPT LUSTRES

Hommage à ma bien chère grand'maman

1

Ah ! qu'il m'est bien doux de chanter, grand'mère,
Tes lustres brillants !
C'est qu'il est très beau ton anniversaire,
Quatre-vingt-cinq ans !

2

Brillants, c'est le mot : ta vertu vieillisse,
Tu la fais aimer !
Partout on l'admire, et moi, je m'empresse
De t'en informer !

3

Dix-sept lustres, quoi ! C'est à n'y pas croire,
A voir grand'maman,
Ton port et tes traits. Mais c'est de l'histoire
Et c'est vrai, pourtant.

4

Tant mieux, c'est que Dieu te réserve encore
De longs jours heureux !
Ce n'est pas en vain que chacun l'implore,
Il comble nos vœux !

5

Nous l'avons prié ce Dieu de clémence,
Et nous le prions.
Il prolongera ta chère existence
Pour que nous t'aimions !

6

Qu'Il te laisse vivre et qu'Il te dispense
Vingt lustres nouveaux !
Et puis, qu'Il t'appelle à la récompense
De tes longs travaux !

7

Où, pourrais le cours de ta belle vie
Encor bien longtemps :
A nos cœurs aimants ne sois pas ravie,
Pas avant cent ans !

8

Car nous t'aimons bien, et de ta famille
Tu fais le bonheur.
Comme un doux foyer ta présence y brille,
Y met la chaleur !

9

Oh ! nous t'aimons bien, d'une affection tendre,
Nous la proclamons.
Puissent mes accents te le faire entendre
Comme nous t'aimons !

10

Ah ! qu'il m'est bien doux de chanter, grand'mère,
Tes lustres brillants !
C'est qu'il est très beau ton anniversaire,
QUATRE-VINGT-CINQ ANS !

Mars, 1889.

FRID-OLIN.

Leçons de logique

4ÈME LEÇON

L'IDÉE ET LA PERCEPTION

31. Qu'est ce que la perception ?

La perception, qu'on appelle encore *appréhension*, est l'acte par lequel l'esprit prend connaissance des choses PUR-EMENT ET SIMPLEMENT, c'est-à-dire sans en rien affirmer ou nier.

Cette connaissance pure et simple des choses, ou encore cette expression des choses dans l'esprit, c'est l'idée.

32. Qu'est-ce que l'idée ?

C'est l'expression, l'image spirituelle, ou encore la représentation PURE ET SIMPLE des choses dans l'esprit.

Ainsi l'acte par lequel je connais ce qu'est l'homme, l'arbre, c'est la perception ou l'appréhension ; l'expression, la représentation pure et simple de HOMME, ARBRE, qui est dans mon esprit, c'est l'idée.

D'après cela la perception est donc un acte dont le fruit est l'idée, c'est-à-dire que la perception engendre l'idée.

L'idée s'appelle, à son tour, conception, concept, parce que l'esprit par elle conçoit en lui l'objet, conception, du latin *concipio* (*mecum capio, je tiens en moi*).

L'idée s'appelle encore *notio* de *noscere*, connaître.

Le mot *idée* vient du grec *eido*, je vois.

Expliquons maintenant plus en détail la définition de l'idée.

* * *

33. Pourquoi dites-vous que l'idée est la représentation pure et simple ?

Parce qu'elle exclut toute affirmation et toute négation, ce qui la distingue par conséquent du jugement. Ainsi dans l'idée d'homme, il n'y a pas qu'il est ignorant, qu'il est savant, il y a *animal raisonnable* et rien autre chose.

34. Pourquoi dites-vous de l'idée que c'est une représentation qui existe dans l'esprit ?

C'est afin de la distinguer de la sensation qui existe dans les sens extérieurs et du fantôme qui existe dans le sens intérieur, l'imagination.

35. La représentation, dont il est parlé dans la définition de l'idée, peut-elle se concevoir comme les représentations qui sont sur la toile ou dans notre imagination ?

Concevoir ainsi cette représentation serait une grande erreur. Notre esprit ne représente pas les choses comme un miroir les représente ; l'analogie est infiniment distante.

36. Pourquoi les mots qui expriment les choses les plus immatérielles, comme l'idée par exemple, sont-ils empruntés à l'ordre sensible ?

« L'homme, comme le dit Saint Thomas, ne parvenant à la connaissance des choses immatérielles que par les choses sensibles (dans l'état actuel de notre âme), a tout naturellement appliqué les termes de la connaissance sensitive aux actes les plus spirituels de l'âme. » *Somme contre les gentils*. Liv. III, Chap. LIII.

37. Il me semble cependant que je ne puis avoir l'idée de quelque chose sans qu'elle soit accompagnée d'une représentation sensible et non intellectuelle ?

Une représentation sensible se joint à chacune de nos idées. Gardons-nous cependant de confondre ce fantôme avec l'idée.

« L'idée, comme le dit très bien Champenois, représente son objet d'une manière générale, sans aucune qualité individuelle ; le fantôme le reproduit avec ses propriétés individuelles, avec telle forme, telle couleur, etc. (1).

C'est ce que Balmès explique très clairement. *Philosophie fondamentale*, livre IV, Chap. 4.

« Saint Thomas nomme *phantasmata* les

(1) *Leçons de philosophie*, Vol. 1er, p. 117.

phénomènes de l'imagination, ajoutant que durant son union avec le corps, l'âme n'exerce sa faculté de comprendre que *per conversionem ad phantasmata*; en d'autres termes, l'image qui sert comme de matière à la formation de l'idée; l'image qui illumine et la vivifie, précède et accompagne l'acte intellectuel. Nous pensons, l'imagination s'éveille, l'image sensible apparaît. C'est la figure et la couleur de l'objet qui nous occupent, ou les termes de comparaison, ou les mots qui rendent la chose: ainsi, jusque dans nos méditations sur Dieu, au moment même où nous affirmons l'immatérialité, la spiritualité de son essence, l'image nous poursuit et se fait sa part. L'Éternel, c'est l'ancien des jours; l'intelligence infinie, que sais-je? un océan de lumière; la justice infinie, la miséricorde infinie, un visage irrité ou plein de mansuétude; la création, une source d'où jaillit la vie; l'immensité, une étendue sans limites.

L'image accompagne l'idée, mais elle n'est pas l'idée. Le fait même que nous signalons en fournit la preuve. Si l'on nous demande: cet océan de lumière, ce vieillard auguste, cette étendue sans limites, etc., est-ce Dieu, ou la ressemblance de Dieu? Non, dirons-nous aussitôt. Donc une idée existe qui n'a rien de commun avec ces représentations; une idée qui repousse essentiellement tout ce que ces représentations impliquent.

Ce n'est pas seulement à l'idée de Dieu que nous pouvons rapporter l'observation précédente. L'idée de rapport entre dans tous les actes de l'intelligence comme élément indispensable. Comment représenter l'idée de rapport? Rien de plus facile: comme un point de contact entre deux objets, comme le nœud qui les rattache; mais tout cela est-il le rapport? Non, c'est l'image du rapport."

38. Les philosophes modernes distinguent-ils entre l'idée et la perception?

La réponse, la prochaine fois.

F. A. B.

PUBLICATIONS REÇUES

Chemin de la Croix, par le Révd F.-X. Chouinard, prêtre C. S. V., Bourbonnais Grove, Illinois.

Les prières de ce chemin de croix sont très touchantes.

Les fêtes de l'enfance et de l'adolescence, de M. E. Robert, directeur de *l'École et la Famille*.

Charmant comme d'habitude.

Annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1888-89.

Rempli de renseignements intéressants.

Ris et Croquis par Chs M. Ducharme.

Bien accueilli par la presse canadienne. Nous aurons l'occasion d'en parler plus longuement.

L'enseignement primaire: questions diverses par C. J. Magnan. C'est un des ouvrages les plus sérieux qui aient vu le jour au Canada, sur l'histoire de notre instruction primaire, sur les diverses méthodes d'enseignement, &c., &c. Nous le recommandons aux amis de l'éducation.

Question de libelle: L'honorable F. X. A. Trudel vs La compagnie d'Imprimerie et de Publication du Canada.

Tempus est loquendi, tempus est tacendi.

Jugement de Son Honneur le juge Simon dans la cause, Michaud & al vs Levasseur.

Ce jugement, très élaboré, fait honneur à son Honneur!

Il démontre parfaitement qu'on ne peut construire une église sans l'assentiment de l'évêque diocésain.

Vade-Mecum du collectionneur, par Jos. Leroux, M. D. Montréal.

Beaucoup de recherche et d'érudition. L'auteur fait connaître les monnaies anciennes et modernes en répondant aux questions suivantes: Nom de la monnaie?—De quel métal est la monnaie?— Sous quel souverain elle a été émise? Dans quel pays elle a été émise?— Sa valeur dans le pays d'émission?—Sa valeur en monnaie du Canada.

Ce *Vade-mecum* fait connaître tout un nouveau monde et fait voir ce qu'il y a de légitime dans la passion de collectionner des amateurs. — Nos félicitations.

Atlas numismatique du Canada, par

Jos Leroux, M. D. Montréal.

Très intéressant. — Il y a là des *fac-simile* de toutes les monnaies canadiennes. — C'est un point de vue agréable de l'histoire du Canada. Cet Atlas et le *Vulgo-mecum* se vendent ensemble \$2.00. Adresse : Dr Leroux, rue Richemond, Montréal.

Règlement du Conseil provincial d'Hygiène.

La mise en pratique de ces règlements rendra d'immenses services à nos populations. Grâce aux soins de médecins éclairés et dévoués, l'hygiène progresse au Canada.

Convention de Nashua. Résumé des travaux de la convention canadienne tenue à Nashua, en 1888.

Cet opuscule, qui est très intéressant, a été publié par le Révé P. F.-X. Chouinard, C. S. V., curé à Manteno.

Le Recueil Littéraire. Nouvelle publication mensuelle, Ste-Cunégonde, P. Q. Victor Grenier, éditeur-propriétaire : E. Z. Massicotte, secrétaire de la rédaction. Prix : 25 centims par année.

On ne saurait trop encourager les publications qui tendent à répandre la bonne et saine littérature.

F. A. B.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

(CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN)

L'impulsion donnée par Léon XIII aux études, et particulièrement aux études philosophiques, a été féconde. Le nombre des ouvrages qu'il faut attribuer au réveil de la scolastique est déjà considérable en Italie, en Espagne, en Allemagne, aussi bien qu'en France. M. de Vorges, à qui la Société de Saint-Thomas, fondée à Paris en 1885, doit en grande partie, croyons-nous, son existence, l'a fort bien montré dans le rapport si intéressant et si complet qu'il a lu au congrès décennal de la Société bibliographique. L'auteur jette un coup d'œil sur le mouvement philosophique accompli depuis dix ans, et il constate, avec une satisfaction que partageront tous les catholiques réfléchis, que la scolastique a pris pied parmi les doctrines contemporaines avec lesquelles il faut compter. Comme de juste, et c'était

d'ailleurs nécessaire, la scolastique a retrouvé d'abord sa légitime influence dans l'enseignement des séminaires et au sein du clergé ; mais là ne doit pas se borner son action. Déjà elle entre sur un terrain plus vaste, et se prépare à rajeunir ou à remplacer un spiritualisme encore récent, mais déjà vieilli, divisé, impuissant, dont les théories se confondent, sans y rien ajouter, avec celles du sens commun, et qui n'oppose avec lui aux systèmes puissants de nos adversaires que de fines critiques, atténuées par beaucoup d'éloges, et voilées encore par de beaux discours. L'esprit moderne, moins léger qu'on le pense, a besoin d'une nourriture plus substantielle.

Nous applaudissons donc avec reconnaissance à ces premiers et généreux efforts des nouveaux scolastiques, qu'un même sentiment des besoins de l'esprit moderne et un même désir d'y satisfaire réunissent et animent. Les membres de la Société de Saint-Thomas tiennent des réunions mensuelles, où les thèses les plus ardues de la scolastique sont abordées, traitées avec compétence, et comparées aux conclusions de la science moderne. Les problèmes de la vie, de la sensation, de l'objectivité des connaissances, les questions les plus subtiles de la logique, de la psychologie, de la métaphysique, sont soulevés tour à tour et discutées avec franchise, et il est rare qu'il ne jaillisse pas de ces loyales discussions quelque lumière nouvelle. Chaque année la société tient ses assises, et naguère M. Ollé-Laprune, un de ses amis, la présidait, et prononçait un discours de clôture que les *Annales de philosophie chrétienne* ont reproduit. Celles-ci sont devenues l'organe de la société ; elles publient les comptes rendus des séances et les principaux travaux de ses membres, MM. de Broglie, Farges, Gardair, Vallot, de Vorges, pour ne citer que quelques noms, ceux qui reparaissent le plus souvent. Le succès des *Annales* nous paraît d'autant plus mérité et désirable, qu'elles sont le seul organe strictement philosophique que nous ayons à opposer aux revues similaires non catholiques, parmi lesquelles se font remarquer la *Revue philosophique* de M. Ribot et la *Critique philosophique* de M. Renouvier. La première représente l'esprit de positivisme qui avait présidé à la fondation de la *Revue de philosophie positive*, publiée par M. Littré, et qui ne lui a guère survécu. Son directeur, bien con-

nu par ses ouvrages remplis d'observations, a conquis, on peut le dire, une chaire au Collège de France, où il a remplacé ou plutôt supplanté le successeur de M. Franck, grâce à la transformation de la chaire de droit naturel en celle de psychologie expérimentale. Ainsi le spiritualisme recule devant le positivisme. Quant à la *Critique philosophique*, elle est inféodée au protestantisme, ou du moins tout imprégnée de son esprit.

ELIE BLANC.

Les lecteurs de l'*Etudiant* apprendront avec plaisir la publication prochaine d'un nouveau traité de philosophie scolastique. Il aura pour auteur M. l'abbé Elie Blanc. On peut s'attendre à quelque chose de bien.

F. A. B.

THÉORIE DES JOURS-ÉPOQUES

III. PREUVES TIRÉES DE L'ORDRE BIBLIQUE.

Enfin, nous voici arrivés aux preuves d'un ordre supérieur ! Déjà peut-être, plus d'un nous dit dans son cœur :

Avocat, ah ! passez au délugé !

Patience, cher lecteur, c'est la dernière étape de notre longue promenade antédiluvienne. Nous touchons l'arche du salut et de la vérité !

C'est à la Bible, en effet, qu'il appartient de porter la sentence finale sur le point en litige. Oui, sans doute, la théorie des jours-époques charme l'imagination, séduit l'esprit, satisfait la raison, en écartant si aisément tous les embarras, semés comme à plaisir dans les autres systèmes. Mais pourtant, si cette belle théorie heurtait le moins du monde une affirmation précise de la Bible, il faudrait sans retard lui dire un éternel adieu. Il n'est pas un seul catholique sincère, qui balancerait un instant entre la parole de Dieu et une théorie humaine. Mais en est-il ainsi ? Non, non, point de conflit entre notre système et la Bible : nous espérons le démontrer péremptoirement. Nous irons même plus loin : non-seulement point de heurt, mais une ravissante harmonie, tellement que notre théorie est un postulat de l'Hexaméron mosaïque. En effet, plusieurs penseurs graves et de bonne foi voudraient pas que la simple négative : il ne leur suffit pas que la théorie des Jours-Époques ne soit nullement

opposée à la Bible ; ils désireraient trouver dans la Bible elle-même un fondement positif pour étayer cette interprétation. Bref, ils voudraient qu'elle sortit des entrailles mêmes du texte sacré, et ne lui fut pas une importation du dehors. Ce désir est bien légitime. Car enfin, il s'agit d'une interprétation biblique : et quelle est la valeur d'une interprétation qui n'a point de base dans la Bible elle-même ? Nous avons ici deux termes en présence : la Bible et la Science. Pour que la paix soit parfaite entre eux, il faut que les deux partis ratifient de leur propre fond les clauses du traité. Nous essayerons de satisfaire à cette juste exigence. Mais procédons avec ordre, et montrons que *1o la Bible peut, 2o et même doit s'interpréter dans le sens de la Théorie des Jours-Époques.*

A) *L'Hexaméron Mosaïque, peut s'entendre dans le sens des Jours-Époques.*

1o Dans la sainte Bible le mot jour, le *Yôm* des Hébreux, a trois sens différents : ou de *jour naturel*, temps de la lumière, par opposition à la nuit, temps de ténèbres ; ou de *jour civil*, de 24 heures, mesuré par la révolution de la terre sur son axe ; il va de nuit à nuit, selon les divers usages des peuples ; ou enfin de *période de temps indéterminé*. Il ne faut pas aller chercher bien loin ce triple usage du mot *yôm*. Le récit génésiaque lui-même les a tous les trois : *jour naturel*, " Et Dieu appela la lumière *jour*, et les ténèbres *nuit* " ; — *jour civil* : " Et les eaux diluviennes prévalurent sur la terre durant 190 jours. " [Ch. 7, vers. 24] ; — et, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que l'Hexaméron lui-même nous offre la troisième acception, de *période de temps*. Après avoir divisé la Création en *six jours* [*yôm*], Moïse se résumant conclut : " Telle est l'histoire des cieux et de la terre, dans le jour — *yôm* — où Jéhovah Dieu façonna une terre et des cieux. " Comme saint Augustin l'avait déjà remarqué, ce jour unique, dont il est ici parlé, embrasse assurément toute la série des jours précédents et même la durée indéfinie de l'ère chaotique : son vrai sens n'est donc et ne peut, être qu'un *laps de temps indéterminé*.

On pourrait croire que c'est là un fait isolé. On serait dans l'erreur. Les exemples abondent. Qu'on ouvre le *Thesaurus Hebraicus* de Gesenius, un vrai dilettante dont le nom fait autorité dans le monde hébraïsant : on y verra combien cet usage est général. Le savant M. Vigouroux fait écho à Gesenius, et cite plus de 20 passages de la Bible où *yôm* a évidemment le sens de temps indéterminé. Cependant nous ne pouvons admettre une autre raison qu'il apporte à l'appui de son sentiment : savoir que les Hébreux, en dehors de leur *yôm*,

n'avaient pas d'autre terme pour traduire notre idée de période ou d'époque ; en sorte que Moïse, s'il eût voulu dire : Telle fut la première, la deuxième époque, devait précisément dire : Tel fut le premier *yôm*, le deuxième *yôm*. Il nous semble que l'illustre Sulpicien aurait bien de la peine à prouver que les Hébreux n'avaient pas d'autre terme pour signifier notre période : la langue hébraïque est morte depuis 2000 ans, et le seul monument qu'elle nous a légué, c'est notre Bible ! Cependant le savant Exégète observe à propos, que, dans le même ordre d'idées, le mot semaine est lui aussi pris souvent métaphoriquement, comme les semaines Daniéliques.

Dira-t-on que cette interprétation du mot *yôm-jour* est née des besoins de la théorie, qu'elle est une supposition faite pour en étayer une autre ? À ceux qui penseraient ainsi nous demanderions : Tous les commentateurs et exégètes du moyen-âge, comme Moluia, Bannez, Bède, Noël Alexandre, Duguet, Cléricus, Pereira, Nicolai, la version arabe elle-même, avaient-ils en vue la géologie et la cosmogonie, quand ils affirmaient que le jour biblique signifie souvent une vague période de temps ?...

2o Oui, dira-t-on peut-être : si le mot *jour* était solitaire, rien ne s'opposerait à ce qu'on l'entende dans un sens métaphorique. Mais ici, il est bien déterminé par le terme de *soir* et de *matin* !

Non, ce n'est pas là une difficulté. D'abord, s'il est prouvé que le jour *général* n'a pas le sens vulgaire, il est bien clair qu'il faudra entendre de même le *soir* et le *matin* : ils seront les déterminations d'une période indéterminée.

Mais bien des raisons semblent demander un sens figuré pour ces termes mêmes de *soir* et de *matin*. On ne considère pas assez la façon mystérieuse dont Moïse en parle. Il les énonce ainsi : *Et il y eut soir, et il y eut matin, premier jour, deuxième jour...* Or, entre un soir et un matin, ordinairement on compte une nuit, et pas un jour. Donc l'homme divin laissait entendre que ces termes, *soir* et *matin*, étaient des mots transcendents, qu'on ne devait pas interpréter dans le sens commun. — De plus, le *soir* est la clôture de la journée : or Moïse, parlant du premier jour, dit de lui comme des autres : *Et il y eut soir, et il y eut matin, premier jour*. Quel a pu être ce soir, antérieur au premier jour ?...

3o Le sens étymologique des termes hébraïques, *soir* et *matin*, permet à coup sûr de les entendre dans le sens géologique ; clôture d'une grande ère dans l'histoire de la terre et le progrès de la vie, par un bouleversement plus ou moins général : *soir* ; inauguration d'une ère nouvelle et d'un milieu nouveau : *matin*. En effet le *soir*, en hébreu, c'est *nèrèk*, et *matin*, c'est *nôkèr*. Or étymologiquement *nèrèk* si-

gnifie mélange, confusion, d'où *soir*, cet instant du jour où la lumière fuyante et l'ombre envahissante se livrent une suprême mêlée, et où les objets visibles commencent à se brouiller et se confondre. D'autre part, la signification primitive de *nôkèr*, encore, régnante dans l'arabe, est dilater, ouvrir, séparer. Ainsi donc le sens original de *nèrèk* est mélange, confusion ; *nôkèr*, un commencement, un jaillissement, un développement. — Alors, nous le demandons, quels termes mieux adaptés pour désigner ces grandes journées créatrices, dont le point de départ était un cataclysme, un mélange, une confusion dans l'ère précédente ; et qui installaient sur notre planète un ordre nouveau, une marche en avant de la terre et de la vie ?

4o Dira-t-on que c'est par trop violenter le texte sacré, que d'entendre ainsi les mots *soir* et *matin* ? — Mais, de grâce, qu'on n'oublie pas que l'écrivain ici est un Oriental : or quiconque connaît l'usage familier des métaphores, universel dans tout l'Orient, cessera de s'étonner de la façon de parler de Moïse, tout extraordinaire qu'elle paraîtrait dans nos langues. — De plus le récit *général* est un poème : tous les critiques, tous les amateurs du beau ont de tout temps proclamé la haute poésie de ce chant de la Création. Or à la poésie, fille du ciel et dédaigneuse du terre-à-terre, il faut un langage éclatant et extraordinaire ! Oui, ce langage est bien mystérieux : mais aussi, l'œuvre à raconter, dans une langue humaine, était en elle-même une œuvre incompréhensible. La création et l'organisation du monde sont des œuvres divines, qui transcendent ineffablement nos pensées et les opérations de tout être créé. Il fallait pourtant dire cette œuvre sublime, il fallait la faire concevoir aux hommes, et à des hommes tels que les Juifs ! Voilà pourquoi Moïse fait un usage presque immodéré d'anthropomorphismes : le Créateur nous est représenté sous l'analogie d'un artiste humain. La Divine Ecriture voulait traduire à nos faibles intelligences le mystère de l'universelle création, elle emploie un langage humain, MA D'ALTRIO INTENDE, mais elle entend autre chose ! comme disait le Dante à ce sujet. Oh ! non, ne disons pas qu'elle abaisse ainsi notre grand Dieu : mais disons qu'elle élève notre pensée languissante au mystère insondable de la Divinité, et bénissons ! Dieu parle et fait entendre sa voix, et les créatures insensibles l'entendent et lui obéissent soudain ; il voit la lumière, et chacune de ses œuvres, et comme un artiste humain, il s'en réjouit et dit : c'est bien ! Le tout fini, il dira : c'est très-bien ! Son ouvrage achevé, il se repose ! — Evidemment tout ceci est un anthropomorphisme poétique : Pourquoi alors n'en serait-il pas de même de ce fractionnement du travail créateur en jours, soir et matin ? Car c'est là surtout que

Panthropomorphisme est le plus nettement formulé. — Surtout qu'on n'oublie jamais la grande pensée de Moïse, pensée bien digne d'un législateur et d'un fondateur de religion : imprimer fortement dans les idées et les mœurs de son peuple l'institution sabbatique, qui devait être si féconde dans l'ordre moral, physique et économique ! Pour réaliser ce programme, quoi de plus efficace que de représenter à l'homme son Dieu, faisant le grand ouvrage du monde en six jours et se reposant le 7ème ? C'est ce qu'il fit, tout en montrant suffisamment par ailleurs, ce que la raison à elle seule devine déjà, ce que la science a démontré invinciblement, qu'il ne s'agissait là que d'une simple analogie.

[Suite. Le récit génésiaque doit s'entendre dans le sens des *Jours-Epoques*].

UN OBLAT DE MARIE IM.

S. T. D.

LA MUSIQUE ET LA POÉSIE

(Pour l'Étudiant.)

Un ruisseau limpide aux eaux murmurantes serpente gracieusement dans une délicieuse vallée ; des bosquets au doux ombrage se dressent sur le long du petit cours d'eau ; des fleurs aux enivrants arômes s'étendent nombreuses et charmantes sur ce lieu où la nature avait étalé ses plus riches dons. Là, non loin de l'onde transparente, s'élèvent deux trônes de verdure embellis de roses suaves ; sur chacun d'eux, est une femme merveilleusement belle ; l'une tête est couronnée de fleurs d'or ; leur chevelure, légèrement agitée par les zéphirs du lieu, est d'un blond brillant ; leurs traits, empreints de noblesse et de candeur, ont une grande ressemblance. La blancheur éclatante de leurs vêtements ressort avec mollesse sur le vert et épais feuillage ! Ainsi la neige répandue avec abondance dans les forêts de sapins forme un contraste frappant et mystérieux.

L'une de ces deux beautés tient une lyre d'or, et, levant ses doux regards vers le ciel pur, elle fait résonner de ses doigts agiles les cordes légères de son divin instrument. L'autre fait entendre un hymne céleste, et sa voix est pure et mélodieuse. A ce chant sublime, la nature est devenue silencieuse ; seuls les

échos des montagnes voisines répètent le chant harmonieux et les sons suaves des deux reines du *Vallon Sacré* ! les deux femmes sont des muses ! la voix de la seconde devient plus sensible et plus sublime aux accords divins de la première. Une auréole brillante paraît sur leur tête : sur ce cercle lumineux sont écrits en caractères ineffaçables : *MUSIQUE, POÉSIE*.

Les poètes de l'antiquité avaient coutume de peindre ces deux arts, les plus agréables et les plus riches en émotion qui soient au monde, sous forme d'allégorie. C'est ainsi que, dans leur poétique mythologie, les Homère, les Virgile, les Ovide, personnifiaient, sous les couleurs les plus belles et les plus propres à l'imagination, la Musique et la Poésie, dont nous essaierons de faire l'éloge, suivant nos humbles capacités.

I. LA MUSIQUE ET LA POÉSIE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

L'origine de ces deux arts par excellence se trouve là-haut dans cette vallée céleste où réside l'Éternel tout resplendissant de lumière.

Le premier homme, sortant des mains toutes puissantes du Créateur, fit entendre un hymne d'admiration et d'amour, et son chant merveilleux passa à travers les âges. Mais les hommes s'étant peu à peu corrompus dans la suite, Dieu leur réserva un châtement terrible : alors le Déluge arriva. Cependant, de la famille de Noé qui fut sauvée des flots, sortit le peuple hébreu. Cette nation privilégiée conserva dans la simplicité primitive le culte sublime de Jéhovah. Seuls entre tous les peuples, les Hébreux, dans leur temple couvert de lambris dorés, célébrèrent la gloire et la majesté du vrai Dieu. Dans toutes leurs cérémonies religieuses, les sons des harpes et les voix pures des lévites entraînaient le peuple à se prosterner devant le Dieu de Moïse. Le saint roi David, aux accords de sa lyre, faisait entendre des cris de pénitence et d'amour ! Aujourd'hui, qu'avons-nous de plus beau et de plus sublime que ces psaumes qui attendrissent nos âmes et la transportent aux pieds du trône de l'Être Suprême ?

Les autres peuples cultivaient aussi cet art divin mais d'une manière plus profane, car ils n'atteignirent jamais cette sublimité, cette gran-

deur, cette grâce qui sont les caractères de la musique religieuse chez le peuple Hébreu.

Toujours de concert avec la poésie, la musique des temps anciens assistait ou plutôt veillait au développement du genre humain. Apollon chez les Grecs, Brahma dans l'Inde, Fohi dans la Chine, Odin dans la Germanie, tous enseignaient à leurs compatriotes l'art de charmer par les sons. Les poètes de l'antiquité, comme les troubadours au moyen-âge, allaient dans les villes et chantaient aux sons de la lyre. Homère lui-même, dit-on s'accompagnait de la harpe pour célébrer les combats du vaillant Achille, l'amour si tendre d'Andromaque, la mort cruelle du brave Hector. La poésie de ces chanteurs publics était simple, naïve et douce, et la lyre en augmentait de beaucoup les divins charmes. Quelquefois dans les combats, elle poissait à la victoire; les guerriers, les yeux enflammés, le cœur bondissant de courage, s'élançaient, comme des lions, sur les ennemis aux sons puissants et irrésistibles d'une musique militaire.

Celle-ci cessait-elle, aussitôt cette fougue impétueuse tombait; recommençait-elle, le combat devenait plus terrible et plus sanglant! Cependant la musique adoucissait plus les peuples qu'elle les portait à la guerre.

Dans les sacrifices aux Dieux de l'Olympe, les nations païennes la regardaient comme le moyen le plus sûr et le plus efficace pour toucher et charmer le "grand Jupiter." Grandissant avec les peuples, la musique, à la naissance du Sauveur, avait atteint un assez haut degré de perfection. Dans la ville puissante des Césars, la musique avait peut-être augmenté du côté de l'art, mais avait beaucoup diminué quant à l'action morale. Ah! tirons le voile sur les tristes et horribles spectacles dont s'élevaient les tyrans cruels de Rome, et entrons plutôt dans les immenses et ténébreuses catacombes d'où devait surgir plus tard la Rome des Pontifes et un peuple glorieux de ses martyrs et fort de son Dieu.

... PAUL DURAND.

MOUVEMENT INTELLECTUEL NOS REVUES

La Revue Canadienne. Grâce au dévoue-

ment patriotique de quelques-uns, cette excellente publication poursuit son œuvre. Son ancienneté lui donne un peu le titre de mère au logis: sachons l'encourager.

Le Canada-Français fait honneur à ses fondateurs ainsi qu'à ses collaborateurs. Les documents inédits qui font suite aux articles de fond sont précieux à plus d'un titre. On fera bien de s'abonner au *Canada-Français*.

Le Chercheur, sous la direction de J. F. Dumontier. Revue éclectique, bi-mensuelle, s'occupant de littérature, sciences, beaux-arts et bibliographie générale.

M. Dumontier est un piocheur qui sait détacher de fort jolies choses.

La Lyre d'Or. Cette feuille est digne de prendre place au foyer domestique. Nos félicitations à M. Drapeau, son directeur.

Le Journal de l'Instruction Publique, organe des instituteurs catholiques de la province de Québec. Les directeurs d'écoles modèles et supérieures trouveront là beaucoup de renseignements utiles.

La Semaine Religieuse de Québec.

M. l'abbé D. Gosselin, son nouveau rédacteur-proprétaire, la rend de plus en plus utile et intéressante.

Petite revue du Tiers-Ordre. Les directeurs donnent beaucoup de soin à leur revue et peuvent se flatter de bien servir l'œuvre du *Tiers-Ordre* au Canada.

Le Journal d'Hygiène Populaire. Le Dr J. I. Desroches, directeur de cette revue, prêche l'hygiène sur tous les tons. Grâce à son travail et à son esprit pratique, il en est arrivé à ne plus prêcher dans le désert.

L'Enseignement Primaire. Ce journal rend d'éminents services à ceux et à celles qui sont à la tête des écoles élémentaires. M. J.-B. Cloutier en est le rédacteur-proprétaire.

Le Monde illustré. Les chroniques de M. Lediou sont remarquables à plus d'un point de vue. Les articles gracieux ne sont pas défaut dans cette revue, tout au contraire.

Nous ne pouvons donner d'appréciation sur la valeur des feuilletons du *Monde illustré*, n'ayant point le temps de les suivre.

Le Propagateur des bons livres. Cette publication fait voir que la maison Cadieux et Dorome est remarquable sur le choix des ouvrages qu'elle met en vente.

La Semaine Religieuse de Montréal. Les

variétés, dans cette revue, sont généralement des plus choisies et des plus intéressantes. La *semaine*, devenue, depuis peu, croyons-nous, la propriété de l'archevêché, voit s'élever le niveau et le champ de sa rédaction.

L'Étudiant. Ceux qui prennent la peine de lire ce petit journal en font des éloges qui de prime-abord paraissent exagérés. C'est le cas de dire : prenez et lisez.

Le Couvent. Cette petite revue mensuelle qui compte au-delà de 1700 abonnés, s'adresse particulièrement à la jeune fille ; elle devient de plus en plus populaire.

Parlant de l'*Étudiant* et du *Couvent*, M. J. C. Magnan écrit, page 41 de son ouvrage sur l'*Enseignement Primaire* : « Le rédacteur de l'*Étudiant* et du *Couvent* rend des services incalculables à la jeunesse de son pays en l'habituant de bonne heure aux études sérieuses et à l'amour des lettres. »

La Gazette médicale. Les étudiants et les hommes de professions ont là une mine d'or qu'ils se font sans doute un devoir d'exploiter. Les chroniques du Dr Beausoleil sont tout à la fois spirituelles et pratiques.

L'Union médicale. N'ayant pas l'avantage de recevoir cette revue, nous ne pouvons en parler avec connaissance de cause.

Le Propagateur de la dévotion à Sainte-Philomène. M. le curé de Ste-Pétronille réussit à populariser la dévotion à son aimable sainte.

Le Naturaliste Canadien. Ce nom rappelle deux choses, la science et la patience du Révd M. L. Provencher. Le rédacteur du *Naturaliste Canadien* devrait, après avoir rendu tant de service à son pays, pouvoir vivre de ses rentes. Tel n'est point le sort des hommes d'élite au Canada.

La Vie illustrée. Les rédacteurs qui comptent des hommes de talent, travaillent à donner à leur feuille tout le *chic* possible. Ils réussissent.

La bibliothèque à cinq centins. Cette publication est, nous dit-on, assez répandue. Elle ne publie que des romans. Il est surprenant qu'un aussi grand nombre de publications puissent vivre au Canada.

Nous aimons à croire que les feuilletons de la *Bibliothèque* et ceux de la *Vie illustrée* sont sérieusement révisés.

Nos journalistes en général sont bons ; on

peut cependant reprocher à quelques-uns d'avoir trop confiance dans leurs lecteurs.

Lorsqu'il s'agit d'une publication à feuilletons, une mère en général, devrait en prendre connaissance avant de les laisser lire à ses enfants.

La *Gazette des Campagnes*, le *Journal d'Agriculture illustrée* et le *Colonsateur canadien* prêchent l'agriculture et la colonisation. Si l'on suivait un peu plus les excellents conseils donnés par ces publications, le pays aurait bientôt changé de face.

F. A. B.

NOS INFORMATIONS

Révd. Jos. Magnan, O. M. I. — Il a laissé Qu'Appelle pour St-Laurent (Manitoba) en décembre 1887. St-Laurent est sur le côté est du lac Manitoba. Ce pays est riche en pâturages, sur le parcours du chemin de fer projeté de la baie d'Hudson. Il y a là 70 familles métis, 5 familles irlandaises et 5 familles canadiennes. Ces métis en général parlent le français. Les femmes commencent à y laisser le chapeau pour le chapeau avec aigrettes et plumes ! L'école sous la direction d'un religieux compte 60 enfants. Les missionnaires de St-Laurent ont 12 postes à visiter dont plusieurs sont à 100, 120, 150 milles. Le R. P. Vicarie réside à St-Laurent ainsi que le R. P. Gascon. M. Magnan étudie actuellement le sauteux. Les mots interminables du sauteux lui font regretter le lait et le miel du thème grec et des problèmes algébriques.

Révd G. Bélanger, Danemora, N.-Y. Le nombre de ses prisonniers atteint aujourd'hui le chiffre de 825.

M. Pujos, Ptre, est maintenant curé à Che-topu, Kas. Il est à la tête d'une paroisse irlandaise.

Le Révd M. J. Beaudoin, ex-vicaire de Ste-Anne de Bellevue, est beaucoup mieux.

Le *Morning News* de Belfast, parle avec éloge du R. P. E. Piché, canadien-français, dévoué de tout cœur à la cause irlandaise.

La distribution des biens des Jésuites est ainsi résolue : Aux Jésuites, \$160,000 ; à l'Université Laval, de Québec, \$120,000 ; à l'Université Laval, de Montréal, \$40,000 ; aux évêques, \$100,000.

Décès du cardinal Pitra. Il fut tout à la fois un humble religieux et un grand savant.

Puissance du Canada. Recettes pour 1887-88 \$35,908,463 ; Dépenses \$36,718,494. Déficit, \$810,031.

Correspondance catholique de Bruxelles. Cette revue s'applique à une étude approfondie des questions du jour.

Cette feuille paraît tous les mois. Elle est envoyée aux personnes qui s'y intéressent sérieusement, soit par leur collaboration, soit par l'envoi d'une cotisation annuelle à leur volonté. Adresse: M. le directeur de la *Correspondance catholique*, Boulevard de Waterloo, 70, Bruxelles.

ANNEXION

Un correspondant du *St-Viateur's College Journal*, Bourbonnais, E.-U., prétend que l'annexion du Canada aux États-Unis serait nuisible aux Américains, parcequ'elle briserait chez eux l'unité nationale.

LE REGNE DU SACRÉ-CŒUR

La Société des prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, vient de commencer la publication d'une revue mensuelle qui a pour titre: *Le règne du Sacré-Cœur*, et dont l'abonnement est de 3 francs par année, payable chez H. Casterman, 66, Bonaparte, Paris.

Nous recommandons cette publication à nos lecteurs, sûr qu'elle leur sera plus profitable que la lecture des journaux politiques.

La Semaine Religieuse de Québec.

De la gloire à la crèche

La poésie qui nous a été envoyée sous ce titre, ne peut être publiée, parce qu'elle laisse trop à désirer sous le rapport des rimes et de la quantité. L'auteur a de bonnes idées, mais sa versification n'a pas droit de cité.

F. A. B.

Toujours le même fléau

Dans *Les Signes des Temps*, numéro du 3 janvier 1889, nous relevons ce qui suit: "M. L., riche Américain, vient de mourir pour avoir trop fumé. Il consommait jusqu'à 40 cigares par jour. A voir sa tête, on eût dit une pomme cuite. Le défunt laisse à ses enfants plusieurs millions, avec défense expresse de fumer. Il n'avait que quarante-deux ans."

Le même journal cite un article du Dr Blatin, où il est démontré que le priseur nuit au-

tant à sa santé que le fumeur. Enfin, dans les faits divers, citons encore cet entrefilet: "Sur 150 élèves de Bassin (Birmanie), 100 se sont engagés par écrit à ne faire usage ni du bétel, ni du tabac."

L'Abus du tabac.

Drunkenness or the Liquor Habit Positively Cured by Administering Dr Haines' Golden Specific

It can be given in a cup of coffee or tea without the knowledge of the person taking it, effecting a speedy and permanent cure, whether the patient is a moderate drinker or an alcoholic wreck. Thousands of drunkards have been cured who have taken the Golden Specific in their coffee without their knowledge, and today they believe they quit drinking of their own free will. No harmful effect results from its administration. Cures guaranteed. Send for circular and full particulars. Address in confidence GOLDEN SPECIFIC CO., 185 Race St. Cincinnati, O.

JEAN QUI CROCNE

ET

JEAN QUI RIT

I

LE DÉPART

HELENE. — Voilà ton paquet presque fini, mon petit Jean, il ne reste plus à y mettre que tes livres.

JEAN. — Et ce ne sera pas lourd, maman; les voici.

La mère prend les livres que lui présente Jean et lit: *Manuel du Chrétien; Conseils pratiques aux Enfants.*

HELENE. — Il n'y en a guère, il est vrai, mon ami; mais ils sont bons.

JEAN. — Maman, quand je serai à Paris, je tâcherai de voir le bon prêtre qui a fait ces livres.

HELENE. — Et tu feras bien, mon ami; il doit être bon, cela se voit dans ses livres. Et il aime les enfants, cela se voit bien aussi.

JEAN. — Une fois arrivé à Paris et chez Simon, je n'aurai plus peur.

HELENE. — Il ne faut pas avoir peur non plus sur la route, mon ami. Qu'est-ce qui te ferait du mal ? Et pourquoi te causerait-on du chagrin ?

JEAN. — C'est qu'il y a des gens qui ne sont pas bons, maman ; et il y en a d'autres qui sont même mauvais.

HELENE. — Je ne dis pas non ; mais tu ne seras pas le premier du pays qui auras été chercher ton pain et ta fortune à Paris ; il ne leur est pas arrivé malheur ; pas vrai ? Le bon Dieu et la sainte Vierge ne sont-ils pas là pour te protéger.

JEAN. — Aussi je ne dis pas que j'aie peur, allez ; je dis seulement qu'il y a des gens qui ne sont pas bons ; c'est-il pas une vérité, ça ?

HELENE. — Oui, oui, tout le monde la connaît, cette vérité. Mais tu ne veux pas pleurer en partant, tout de même ! Je ne veux pas que tu pleures.

JEAN. — Soyez tranquille, mère ; je m'en irai bravement comme mon frère Simon, qui est parti sans seulement tourner la tête pour nous regarder. Voilà que j'ai bientôt quatorze ans. Je sais bien ce que c'est que le courage, allez. Je ferai comme Simon.

HELENE. — C'est bien, mon enfant ; tu es bon et brave garçon ! Et le cousin Jeannot ? Va-t-il venir ce soir ou demain matin ?

JEAN. — Je ne sais pas, maman ; je ne l'ai guère vu ces trois derniers jours.

HELENE. — Va donc voir chez ta tante s'il est prêt pour partir demain de grand matin.

Jean partit lestement. Hélène resta à la porte et la regarda marcher : quand elle ne le vit plus, elle rentra, joignit les mains avec un geste de désespoir, tomba à genoux et s'écria d'une voix entrecoupée par ses larmes :

« Mon enfant, mon petit, Jean chéri ? Lui aussi doit partir, me quitter ! Lui aussi va courir mille dangers dans ce long voyage ! mon enfant, mon cher enfant !... Et je dois lui cacher mon chagrin et mes larmes pour ranimer son courage. Je dois paraître insensible à son absence, quand mon cœur frémit d'inquiétude et de douleur ! Pauvre, pauvre enfant ! La misère m'oblige à l'envoyer à son frère. Dieu de bonté, protégez-le ! Marie, mère de miséricorde, ne l'abandonnez pas, veillez sur lui ! »

La pauvre femme pleura quelque temps encore ; puis elle se releva, lava ses yeux rougis par les larmes, et s'efforça de paraître calme et tranquille pour le retour de Jean.

Jean avait marché lestement jusqu'au détour du chemin et tant que sa mère pouvait l'apercevoir. Mais quand il se sentit hors de vue, il s'arrêta, jeta un regard douloureux sur la route qu'il venait de parcourir, sur tous les objets environnants, et il pensa que, le lendemain de grand matin, il passerait par les mêmes endroits, mais pour ne plus les revoir ; et lui aussi pleura.

« Pauvre mère ! se dit-il. Elle croit que je

la quitte sans regret ; elle n'a ni inquiétude ni chagrin. Ma tranquillité la rassure et soutient son courage. Ce serait mal et cruel à moi de lui laisser voir combien je suis malheureux de la quitter ! et pour si longtemps ! Mon bon Dieu donnez-moi du courage jusqu'à la fin ! Ma bonne sainte Vierge, je me mets sous votre protection. Vous veillerez sur moi et vous me ferez revenir près de maman ! »

Jean essaya ses yeux, chercha à se distraire par la pensée de son frère qu'il aimait tendrement, et arriva assez gaiement à la demeure de sa tante Marine. Au moment d'entrer, il s'arrêta effrayé et surpris. Il entendait des cris étouffés, des gémissements, des sanglots. Il poussa vivement la porte ; sa tante était seule et paraissait mécontente, mais ce n'était certainement pas elle qui avait poussé les cris et les gémissements qu'il venait d'entendre.

« Te voilà, petit Jean ? dit-elle que veux-tu ? »

JEAN. — Maman m'a envoyé savoir si Jeannot était prêt pour demain, ma tante, et s'il allait venir à la maison ce soir ou demain de grand matin pour partir ensemble.

LA TANTE. — Je ne peux pas venir à bout de ce garçon-là ; il est là qui hurle depuis une heure ; il ne veut pas m'obéir ; je lui ai dit plus de dix fois d'aller te rejoindre chez ta mère. Il ne bouge pas plus qu'une pierre. L'entends-tu gémir et pleurer ?

JEAN. — Où est-il donc, ma tante ?

LA TANTE. — Il est dehors, derrière la maison. Va le trouver mon petit Jean, et vois si tu peux l'emmener.

Jean sortit, fit le tour de la maison, ne vit personne, n'entendit plus rien. Il appela :

« Jeannot ! »

Mais Jeannot ne répondit pas.

Il rentra une seconde fois chez sa tante.

LA TANTE. — Eh bien, l'as-tu décidé à te suivre ? Il est calmé, car je n'entends plus rien.

JEAN. — Je ne l'ai pas vu, ma tante ; j'ai regardé de tous côtés, mais je ne l'ai pas trouvé.

LA TANTE. — Tiens ! où s'est-il donc caché ? »

La tante sortit elle-même, fit le tour de la maison, appela et, comme Jean, ne trouva personne.

« Se serait-il sauvé, par hasard, pour ne pas t'accompagner demain ? »

Jean frémit un instant à la pensée de devoir faire seul un si long voyage et d'entrer seul dans Paris la grande ville, si grande, avait écrit son frère, qu'il ne pouvait pas en faire le tour dans une seule journée. Mais il se rassura bien vite et résolut de le trouver, quand il devrait chercher toute la nuit.

Lui et sa tante continuèrent leurs recherches sans plus de succès.

« Mauvais garçon ! murmurait-elle. Détestas-

ble enfant !... Si tu pars sans lui, mon petit Jean, et qu'il me revienne après ton départ, je ne le garderai pas, il peut en être sûr.

JEAN. — Où le mettriez-vous donc, ma tante ?

LA TANTE. — Je le donnerais à ta mère.

JEAN. — Oh ! ma tante ! Ma pauvre maman qui ne peut pas me garder, moi, son enfant !

LA TANTE. — Eh bien, n'est-elle pas comme moi la tante de Jeannot, la sœur de sa mère ? Chacun son tour : voilà bientôt trois ans que je l'ai ; il m'a assez ennuyée. Au tour de ta mère, elle s'en fera obéir mieux que moi. »

Pendant que la tante parlait, Jean, qui furettait partout, eut l'idée de regarder dans une vieille niche à chien, et il vit Jeannot blotti tout au fond.

« Le voilà, le voilà ! s'écria Jean. Voyons, Jeannot, viens, puisque te voilà trouvé. »

Jeannot ne bougeait pas.

« Attends, je vais l'aider à sortir de sa cachette », dit la tante enchantée de la découverte de Jean.

Se baissant, elle saisit les jambes de Jeannot et tira jusqu'à ce qu'elle l'eût ramené au grand jour.

A peine Jeannot fut-il dehors, qu'il recommença ses cris et ses gémissements.

JEAN. — Voyons, Jeannot, sois raisonnable ! Je pars comme toi ; est-ce que je crie, est-ce que je pleure comme toi ! Puisqu'il faut partir, à quoi ça sert de pleurer ? Que fais-tu de bon ici ? rien du tout. Et à Paris, nous allons retrouver Simon, et il nous aura du pain et du friicot. Et il nous trouvera de l'ouvrage pour que nous ne soyons pas des faîneants, des propres à rien.

Et ici, qu'est-ce que nous faisons ? Nous mangeons la moitié du pain de maman et de ma tante. Tu vois bien ! Sois gentil : dis adieu à ma tante, et viens avec moi. Le voisin Grégoire a donné à maman une bonne galette et un pot de cidre pour nous faire un bon souper, et puis Daniel nous a donné un lapin qu'il venait de tuer. »

Le visage de Jeannot s'anima, ses larmes se tarirent et il s'ép. rocha de son cousin en disant :

« Je veux bien venir avec toi, moi. »

La tante profita de cette bonne disposition pour lui donner son petit paquet aceroché au bout du bâton de voyage.

« Va, mon garçon, dit-elle en l'embrassant, que Dieu le conduise et te ramène les poches bien remplies de pièces blanches ; tiens, en voilà deux de vingt sous chacune ; c'est M. le curé qui me les a données pour toi ; c'est pour faire le voyage. Adieu, Jeannot ; adieu, petit Jean. »

JEAN. — Nous serons bien heureux, va ! D'abord, nous serons comme nous voudrions ; personne pour nous contrarier.

JEANNOT. — Ma tante Hélène ne te contrarie pas trop, toi ; mais ma tante Marine ! Est-elle

contrôlante ! et exigeante ! et méchante ! Je suis bien content de ne plus l'entendre gronder et crier après moi.

JEAN. — Écoute, Jeannot, tu n'as pas raison de dire que ma tante Marine est méchante ! Elle crie après toi un peu trop et trop fort, c'est vrai ; mais aussi tu la contraries bien, et puis, tu ne lui obéissais pas.

JEANNOT. — Je crois bien, elle voulait m'envoyer faire des commissions au tomber du jour ; j'avais peur !

JEAN. — Peur ! d'aller à cent pas chercher du pain, ou bien d'aller au bout du jardin chercher du bois !

JEANNOT. — Écoute donc ! Moi, je n'aime pas à sortir seul à la nuit. C'est plus fort que moi : j'ai peur !

JEAN. — Et pourquoi pleurais-tu tout à l'heure, puisque tu es content de t'en aller ? Et pourquoi t'étais-tu si bien caché, que c'est par un pur hasard si je t'ai trouvé ?

JEANNOT. — Parce que j'ai peur de ce que je ne connais pas, moi ; j'ai peur de ce grand Paris.

JEAN. — Ah bien ! si tu as peur de tout, il n'y a plus de plaisir ? Puisque tu dis toi-même que tu étais mal chez ma tante, et que tu es content de t'en aller ?

JEANNOT. — C'est égal, j'aime mieux être mal au pays et savoir comment et pourquoi je suis mal, que de courir les grandes routes et ne pas savoir où je vais, et avec qui et comment je dois souffrir.

JEAN. — Que tu es nigaud, va ! Pourquoi penses-tu avoir à souffrir ?

JEANNOT. — Parce que, quoi qu'on fasse, où qu'on aille, avec qui qu'on vive, on souffre toujours ! Je le sais bien, moi.

JEAN, riant. — Alors tu es plus savant que moi ; j'ai du bon dans ma vie, moi ; je suis plus souvent heureux que malheureux, content que mécontent, et je me sens du courage pour la route et pour Paris.

JEANNOT. — Je crois bien ! tu as une mère, toi ! Je n'ai qu'une tante !

JEAN. — Raison de plus pour que ce soit moi qui pleure en quittant maman et que ce soit toi qui ries, puisque ta tante ne te tient pas au cœur ; mais tu grognes et pleures toujours, toi. Entre les deux j'aime mieux rire que pleurer. »

Jeannot ne répondit que par un soupir et une larme, Jean ne dit plus rien. Ils marchèrent en silence et ils arrivèrent à la porte d'Hélène ; en Pouvrant, Jeannot se sentit surmonté par une forte odeur de lapin et de galette.

HELENE. — Te voilà enfin de retour, mon petit Jean ! Je m'inquiétais de ne pas te voir revenir. Et voici Jeannot que tu ramènes. Eh bien ! eh bien ! quelle figure consternée, mon pauvre Jeannot ! Qu'est-ce que tu as ? Dis-le moi... Voyons, parle ; n'aie pas peur. »

Jeannot baisse la tête et pleure.

SPECULATION

THE FORUM

Geo. A. Romer,
BANKER AND BROKER

40 & 42 BROADWAY AND 51 NEW ST.,
New York City.

Stocks, Bonds, Grain, Provisions and
Petroleum

Bought, sold and Carried on Margin

P. S.— Send for explanatory pamphlet.

L'ÉCRIN DE LA SAINTE VIERGE, DE LA PASSION, ET DE L'EUCCHARISTIE. — Dix volumes, grand in-8o raisin, ornés d'environ 500 gravures empruntées le plus souvent aux grands maîtres par l'abbé A. Durand. — Conditions pour les souscripteurs. — Les dix volumes, brochés, ornés d'environ cinq cents gravures, \$15.00, payables en 3 ans, soit : à la réception des quatre premiers volumes parus \$6.00; \$5.00 à la réception des trois suivants et \$4.00 à la réception des trois derniers.

Les volumes, expédiés franco au centre le plus rapproché de chaque destinataire, ne seront jamais payés qu'après réception.

Les 4 volumes de l'*Ecrin de la Sainte Vierge* ont déjà paru.

La *Revue de l'Art chrétien*, janvier 1886, l'apprecie comme suit :

« Les volumes de M. l'abbé Durand, très riches en ornements typographiques et en illustrations, éditées avec un goût distingué, comptent parmi les plus élégants qu'ait imprimés la Société Saint-Augustin. L'ouvrage brille par un mérite qui se fera fort apprécier dans le monde : il est d'une valeur littéraire hors ligne ; la lecture en est d'un charme qui l'emporte encore sur l'intérêt peu commun du sujet.

« Plerin fervent de la Vierge Marie, critique érudit et poétique écrivain, M. l'abbé Durand a visité les reliques qu'il décrit. Il les a vues, vénétrées, touchées, étudiées. Elles ont évoqué en lui des souvenirs historiques et excité des émotions dont il vous fait part en des pages pleines de science et de chaleur.

« En somme, la forme exquise donnée à une si riche matière fait que l'*Ecrin de la Sainte Vierge* est plutôt un joyau. Il existe peu de livres d'une aussi agréable lecture »

On reçoit les souscriptions au bureau de l'*Étudiant*, Joliette, P. Q.

Le DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS est toujours en vente. 25 centims l'unité.

The *Forum*, which the *New York Times* says "continues to hold its place as the foremost of our magazines for the value, the variety, and the weight of its articles," is a monthly review of living subjects that concern thoughtful people; including politics, education, religion, literary criticism, social science, and commerce. It presents the conclusions and investigations of the foremost men in every department of thought; and it admits discussions of each side of all debatable subjects, striving always to be constructive, and never sensational or merely popular. Its contributors include more than 200 of the foremost writers of both hemispheres. It is offered to thoughtful readers with the hope of being helpful to them.

Teachers or students who will solicit their friends to subscribe will receive large each commissions — the largest ever given by any periodical. Several hundred teachers and students are adding to their incomes in this way. It is not the work of the ordinary book-agent that is desired, but the service of men of literary judgment whose commendation carries weight with it. Correspondance is solicited.

A sample copy (price 50 cents) will be mailed to anyone free of cost who will send names of six persons who read serious literature and are able to pay for it. Address the *Forum Publishing Co.*, 253 Fifth Ave., New-York.

CLUBBING RATES

We have made arrangements whereby we will receive new subscriptions to the *Forum* with a subscription to the *Étudiant* for \$5.00. The price of the *Forum* alone is \$5.00 a year. It is "the foremost American review" of living subjects, and among its contributors are 200 of the leading writers in the world. It gives authoritative discussions of each side alike of every leading question of the time. The *New York Herald* says of it: "It has done more to bring the thinking men of the country into connection with current literature than any other publication." This is an exceptional opportunity for every reader of the *Étudiant* to secure the *Forum*.

DICTIONNAIRE D'HOMONYMES — système éducatif — rimes; consonances; homonymes; décompositions des mots, combinaisons variées de leurs éléments et équivalents; jeux de mots, par Chs Baillairgé. — Très fort volume in-8 de 636 pages, imprimé chez J. Darveau, Québec — En vente à Québec, chez l'auteur, rue St-Louis; à Joliette, au bureau de l'*Étudiant* et du *Couvent* — Prix: \$1.00, franc de port.

APPAREILS CHIMIQUES

DE TOUTES ESPÈCES

—00—



Verreries, Porcelaines,
Poteries, Platine, Crut-
sats de toutes sortes,
Balances chimiques
avec poids, Produits
chimiques et réactifs
d'excellente qualité.
Ce qu'il faut pour
l'analyse quantitative
et expériences de tout-
tes sortes.



A VENDRE CHEZ

LYMAN, SONS & CO

384, rue St-Paul, MONTREAL.

Catalogue illustré envoyé sur réception de 10 centimes.

Eau de Floride!

"Nonpareil"

—0—



Un parfum des plus ex-
quis et des plus rafraî-
chissants.

Aussi exquis pour la toilet-
te que pour les bains et
la chambre d'un malade.

PETITES BOUTEILLES 25c.

A vendre en gros par

LYMAN FILS & CIE.,

384 RUE ST-PAUL.

MONTREAL



Le café délicieux

—00—

Vous pourrez en avoir dans
un instant par l'usage du

CAFÉ FLUIDE

DE

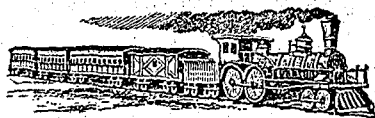
LYMAN

Chaque étiquette porte le
mode de l'emploi.

A vendre

en bouteilles d'une livre, demi-livre, et quart
de livre.

N. B. En faisant votre demande, dites que vous avez
vu l'annonce dans l'Etudiant.



INTERCOLONIAL RAILWAY

1888 — WINTER ARRANGEMENT — 1889

On and after Monday, Nov. 26th, 1888, the
trains of this railway will run daily (Sunday
excepted) as follows:

TRAINS WILL LEAVE LEVIS

For Halifax and St John..... 8.00

For Rivière du Loup and Ste-

Flavie..... 11.15

For Rivière du Loup..... 17.55

TRAINS WILL ARRIVE AT LEVIS

From Rivière du Loup..... 5.30

From Rivière du Loup, and

Ste-Flavie..... 13.45

From Halifax and St John... 17.55

The sleeping car leaving Levis on
Tuesday, Thursday and Saturday runs
through to Halifax, and the one leaving on
Monday, Wednesday and Friday to St John.

All trains are run by Eastern Standard Time.
Tickets may be obtained and also infor-
mations about the route and about freight
and passenger rates from

T. LAVERDIÈRE,
49, Dalhousie St, Québec.
D. POTTINGER,
Chief Superintendent.

Railway office.

Moncton, N. B., Nov. 20 1888.

AVEZ-VOUS ACHETÉ *Histoire d'un éta-
blissement de colonisation?* par le Révd M. Th.
Provost. 25 centims l'unité. En vente à Mont-
réal, chez Cadieux et Darome; à Québec, chez
Langlais et Garant; à Joliette, chez Gervais et
au bureau de l'Etudiant.

RIS ET CROQUIS

PAR

CHARLES M. DUCHARME

1 vol. in-12 de 469 pages.

Sommaire: Un critique au pilori — Gérin-
Lajoie et Jean Rivard — Un soir sur l'onde —
Les funérailles de Cigarette — Le rêve d'Eva —
Lion de glace et statues — Boule de neige et
loup-garou — Le bal des fleurs — Les politico-
littéraires — La poésie au salon — Histoire d'un blé-
d'inde rouge — Sous les pins — Chou-légume et
chou-raban, comédie, etc.

Prix: 75 cts, franco par la poste.

S'adresser à l'auteur,

No Rue St-Denis, MONTRÉAL.